

Comme il était émouvant de faire ce grand vélégerage, en compagnie du premier ministre! La population canadienne ne se rend pas encore compte, je crois, que l'un des plus grands événements qui se soient déroulés dans ces régions de la France a été cette visite de village en village d'un premier ministre du Canada et l'accueil qu'il a reçu, non pas à cause de sa personnalité, mais parce qu'il représentait un pays auquel on devait de la reconnaissance, avec lequel on avait des liens particuliers d'amitié et d'affection; que l'on considérait comme un des principaux auteurs de la liberté recouvrée. Il en a été ainsi dans les ports de la Manche et dans les régions de la Belgique et de la Hollande que nous avons visitées. Si tous les Canadiens passaient quelques jours en Europe par le temps qui court, ils y apprendraient à mieux connaître leur pays, ils constateraient qu'il n'existe aujourd'hui sur toute la terre aucun pays, ni aucun peuple plus respecté, plus aimé, plus envié que le Canada et le peuple canadien.

L'exposé que l'honorable député de Rose-town-Biggar (M. Coldwell) a fait de la situation existant en Europe n'est que trop vrai et il a été utile que je m'en rende compte moi-même. Le spectacle cependant était triste. J'ai plus de fierté de mon titre de Canadien, plus de gratitude du bonheur d'être né au Canada, j'en ai rapporté aussi un sens plus profond des devoirs que nous crée notre rare bonheur.

Je ne puis croire que les gens d'outre-mer, lorsqu'ils songent à notre rôle dans le conflit, oublient que, somme toute, le Canada s'est placé au troisième rang des puissances industrielles durant la guerre et que tous les pays d'Europe, sans exception, ont reçu à un moment ou à l'autre l'aide du Canada. On parle là-bas du miracle de la production et de l'effort de guerre du Canada.

En plus d'un effort de guerre de l'ordre de douze milliards de dollars en produits industriels et en vivres, le Canada, compte tenu de sa population, a contribué, depuis la fin du conflit, autant que tout autre pays, à la restauration de ce qui était détruit, à la préparation de la paix, et au rétablissement général. L'aide mutuelle nous a coûté 2,471 millions de dollars; l'aide militaire, 84.7 millions; notre apport au Royaume-Uni en 1942, un milliard; notre participation à l'UNRRA, 154 millions, et le blé que nous avons expédié à la Grèce, 12.6 millions. C'est donc une somme de \$3,722,300,000 que nous avons ainsi fournie et elle reste minime si l'on songe à nos sacrifices en vies humaines. J'ai été en Grèce; j'ai pris contact avec la population de ce pays, dont le roi, le premier ministre et les membres de son cabinet avaient pour la première fois

l'occasion d'exprimer à la population du Canada leur profonde gratitude, par l'intermédiaire d'un ministre canadien. Depuis le mois d'août 1942, nous avons expédié mensuellement 14,000 tonnes de blé à la Grèce, soit de quoi sauver de la mort par inanition à peu près la moitié de la population hellénique. Voilà un pays qui n'a pas oublié.

De plus, nous avons aidé l'Angleterre au moyen de prêts pour une somme de 700 millions de dollars en 1942 et de 1,250 millions en 1946, soit un total de 1,950 millions. A l'Union soviétique, nous avons prêté 10 millions pour l'achat de blé et nous avons consenti des crédits pour un montant de 750 millions sous l'empire de la loi sur l'assurance des crédits à l'exportation. C'est donc 2,710 millions de dollars que le Canada a prêtés. Il n'y a guère d'endroit en Europe, aujourd'hui, où, à un moment ou l'autre, on ne voit des camions canadiens transportant des produits de chez nous afin de secourir les populations.

Je le demande, monsieur l'Orateur, le peuple français et son gouvernement ne croient-ils pas qu'il nous appartient de faire entendre notre voix et de participer pleinement à la préparation de cette paix que nous avons tant contribué à assurer? Les Anglais n'entretiennent-ils pas à notre endroit des sentiments semblables, non seulement à cause de nos relations d'ordre historique, non pas à cause d'une gratitude qui serait de mauvais aloi entre nations, mais à cause de notre collaboration indéfectible du commencement à la fin, parce que nous avions un intérêt commun dans la victoire, dans la liberté, et que nous avons un intérêt commun dans la paix?

Monsieur l'Orateur, eux et nos amis les Américains n'hésiteraient pas à appuyer les représentants de l'Union soviétique pourvu qu'ils n'oublient pas qu'à un moment du conflit où leur pays devait supporter une si forte part du fardeau, nous sommes venus à la rescousse avec tout le matériel qu'il nous était possible de lui faire parvenir, bien qu'il nous en coûtât des millions de dollars. Nous avons fourni non seulement des munitions de guerre, mais des médicaments, une aide technique et même des *banques* de sang canadien. Aucun pays n'aurait pu souhaiter d'ambassadeurs plus habiles que ne l'ont été nos hommes outre-mer. La tâche de représenter le Canada à l'étranger est devenue plus facile par suite du respect et de l'affection que nous ont acquis nos soldats, matelots et aviateurs. Voilà le service qu'ils ont rendu non seulement au Canada mais aux autres pays qui ont eu la bonne fortune de remporter la victoire avec nous. Si l'on songe à notre apport industriel et financier ainsi qu'aux vivres fournis depuis la fin des hostilités, à nos soldats qui ont combattu tout le long de l'Italie